

Le féminin et le masculin font récit et performance

SCÈNES VIVANTES - Au Festival des arts vivants (Far) de Nyon, les écritures intimes sont pratiquées de l'autofiction à la complémentarité, voire gémellité entre les performeurs. Elles révèlent des conceptions fort dissemblables du «je», d'une proposition scénique à l'autre.

Le phénomène autofictionnel intéresse autant qu'il déconcerte ou froisse les nerfs, questionnant identités et genres. Le Far nous conduira ainsi d'un duo chorégraphique conçu en miroir pour torsos dénudés et pas chassés à cour et jardin (*ifeel2*) à l'errance chorégraphiée sous le ciel de mythes cinématographiques en déconstruction (*This is not a Love Story*, en passant par une co-écriture du corps et de sens dans l'association entre deux artistes voulues sœurs jumelles (*La Cousine machine*).

La manifestation festivalière est placée sous le sceau du teaser: «Tu vois comment». L'invitation à voir moins pour ressentir plus retentit, elle, dès le début du spectacle *La Cousine machine*. «Bonsoir, merci d'avoir la gentillesse de fermer les yeux.» Comment pourrait-on se lever et ne pas ouvrir grand les fenêtres sur l'horizon de séduction qui nous attend, quitte à le faire dans l'obscur, ou avec une cagoule intégrale? Si la séduction est l'art de brouiller les pistes et de jouer avec une hypothétique vérité, réalité visible, cette création cultive l'art de s'esquiver pour mieux laisser le regardeur et auditeur sur sa faim. La chorégraphe et danseuse, Perrine Valli, retrouve l'écrivaine venue des arts plastiques, Carla Demierre, qui joue avec la langue d'une manière à la fois organique, rythmique et sémiologique que n'aurait pas reniée le philosophe français Michel Foucault, auteur de *Les Mots et les choses*, archéologie de ce qui nous est contemporain et affirmation d'une conscience critique.

Dans la «posture du cadavre»

Avec, dès l'entame, le corps de la danseuse Perrine Valli au visage recouvert

par un t-shirt linceul, étendu en étoile, et prolongé par quatre rubans métriques souples, n'est-on par sur une scène de crime théâtralisée? «Simplement au sol, le corps au repos, nous nous mettons en position de cadavre», suggère l'écrit imaginé par Demierre. «Le récit de Carla convoque l'idée de mesure, de distance de soi à l'autre. Très présent dans mon travail chorégraphique, le fait de mettre le corps dans une limite, un encadrement, donne ici un objet scénographique éminemment graphique. Il l'est aussi dans le texte avec cette femme enfermée dans une sphère. Cette position de la danseuse étendue renvoie à la posture de relaxation *savasana* en yoga, terme sanscrit signifiant "posture du cadavre". La détente absolue serait ainsi la mort dans un sens non dramatique, mais perceptif.» Faire clore les yeux au public au début rejoint cette idée d'état mortel, comme le fait de percevoir autrement en lâchant l'un des sens le plus sollicité quotidiennement, la vue. Quand on sait que cette posture est régulièrement convoquée en répétition par Perrine Valli œuvrant pour la chorégraphe Cindy Van Acker (*Kernel, Nixe*), on se rappelle du sémiologue Roland Barthes qui se plie au jeu de l'autoportrait. L'auteur mort se refigure en mythes ou parcelles de mythologie personnelle: anecdotes, obsessions, photos, récurrences (*Roland Barthes par Roland Barthes*).

Dans un jeu rythmique de miroir et un mille-feuille de couches ponctué d'accidents, le sens sort de la performance et du texte autant qu'il les suscite. Ainsi entend-on: «Nous développons nos quatre index vers le haut pour pro-

duire un lent va-et-vient évoquant des essuie-glaces ou une maman un peu fâchée». Assise côte à côte à la table, les deux artistes interrogent leur présence réciproque.

En s'écrivant et disant son écrit face public, on se fabrique. S'agit-il de suivre la construction d'une personne ou d'un personnage? Carla Demierre cisèle le passage de sa position d'observatrice amusée à celle d'actrice immergée dans le corps même de son écriture au cœur d'une lecture augmentée par la chanson de gestes fluides de Perrine Valli. Qui développe son solo en lignes de corps fléchées, évoquant plus loin une session d'«air guitare» ou actionnant le pli de ses bras pour du doigt fermer la bouche du dire. Puis son corps comme monté sur ressort au cœur d'une rave entre techno électro métronomique et deep house atmosphérique se dégage d'une lumière intermittente. Expérimentale, parfois hésitante, cette performance au souffle court possède une heureuse radicalité qu'avait désertée *La Place du singe* réunissant la chorégraphe et danseuse Mathilde Monnier et l'écrivaine Christine Angot autour de la notion de bourgeoisie.

Road-Movie chorégraphique

En filigrane de *This is not a Love Story*, fruit d'un périple musardant du Cap nord à Lisbonne, il y a un voyage introspectif qui semble devoir beaucoup à la fois aux réflexions d'un Guy Debord, au film *Vanishing Point* signé Richard Sarafian et à certaines mythologies déconstruites dans cette capacité sidérante à convertir des pitches apparemment simples en un objet chorégraphique complexe et intrigant rivé au cœur d'une société devenant le tombeau de toutes les